

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 18

Artikel: Malheureuse coquille
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217934>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



COQUIN DE PRINTEMPS !

NE serait-il pas en train de perdre sa bonne vieille réputation, ce coquin de printemps ? Peut-être est-il encore un peu coquin ; mais, printemps, il semble qu'il le soit moins ; son soleil est fort souvent mêlé de pluie et de froidure. Dans bien des logis, les poêles ronflent toujours.

Ces jours derniers, il est vrai, ça va un peu mieux ; les nuages ont déclaré la grève. Les bons petits vieux et les petites vieilles sortent, tremblottants, à petits pas, s'appuyant sur leur canne ou leur ombrelle, et vont vite se blottir dans un rayon de soleil. Les gosses, à demi-nus et déjà bronzés, s'ébattent dans la rue et sur les promenades ; ils font des pâtés de sable. Les oiseaux roucoulent dans les taillis ; les papillons, encore un peu hésitants, se risquent de fleur en fleur. L'air est bourdonnant d'insectes de tout genre. Les prés sont verdoyants et dans les champs ensemencés on voit déjà poindre les bourgeons. La vigne, elle aussi, insouciant des gelées, collabore à la fête du printemps. Elle « pleure » ; mais ce sont larmes de joie.

Profitez, profitez, les jours vont vite. L'été est à la porte et l'automne est sur ses talons. Oh ! mais n'en parlons pas ; jouissons du présent ; vivons au jour le jour. C'est du reste ce qu'il y a de mieux à faire depuis la guerre, car on ne sait plus où l'on va ni le sort qui nous attend.

Et dire qu'il est malgré ça des gens qui ont souci de s'enrichir. C'est à n'y pas croire. Ne dit-on pourtant pas que l'argent ne fait pas le bonheur ? Quelle vérité ! Oh ! sans doute, il est des gens qui prétendent que si l'argent ne fait pas le bonheur, il y aide largement. Il y a aussi du vrai en cela. Qu'en pensez-vous ?

Ce coquin de printemps, il donne un attrait de plus aux jolis minois qu'abritent les chapeaux dernier cri ; il met un éclair dans le regard de la jeunesse ; il entr'ouvre les corsages et dégage les épaules. Cupidon rôde ; soyons sur nos gardes.

Et puis ces tristes saints qui nous guettent : Mammert, Pancrace et Pérégrin. Que nous réservent-ils ? Seront-ils bien ou mal tournés ? Ah ! puissent-ils nous épargner. Nous avons plus que jamais besoin des dons de la nature.

Perché sur une haute branche voisine de la fenêtre, un merle nous regarde en sifflottant. Il semble trouver drôle que par un si beau temps, nous soyons assis à notre table de travail. « Qu'a-t-il donc, se demande-t-il, à noircir tant de papier et à quoi cela rime-t-il ? »

— Et le lecteur, donc, monsieur le merle, il attend...

Pauvre lecteur ! Coquin de printemps ! J. M.

Ouf !... — Entendu l'autre jour :

Si les Vaudois de 1723 ont exécuté Davel, ceux de 1923 l'ont mis en « pièces ».

Il n'y a eu, en effet, pas moins de sept pièces de théâtre.

R.

Dialogue conjugal. — Je vais demain en ville pour voir les nouveaux chapeaux.

— Vous oubliez, ma chère, que demain c'est dimanche. Les magasins seront fermés.

— Qui vous parle de magasins ? J'ai tout simplement l'intention d'aller à l'église.



ON CAÏON QU'ÉTAI 'NA CAÏETTA

DJEDION l'avai maryâ la Méry à Toupin. L'étaï onna fenna /asse tsecagnâre qu'on tavan borgne et lo pouro Djedion n'avai pas tot plloriâ âo bri, que desant lè dzein.

On coup, Djedion l'avai atsetâ vè lo tia-caïon onna bouna sâocesse âo fêdzo po li et sa fenna. Quand l'irant tota medja, l'homme dit dinse :

— L'étaï de la bouna sâocesse de caïon !

— De caïon, son bi diablo. L'è bo et bin de la sâocesse de caïetta, que dit la fenna po lo mourgâ.

— Na, de caïon.

— De caïetta, t'è dio ! que repond la contrèyâre.

— De caïon !

— De caïetta ! L'étaï onna dama caïon, lè mâclliou sant pas asse bon.

— De caïetta, se te vâo.

— Quemet ! Lâi a pas de « se te vâo » ; l'étaï onna caïetta.

— Va que sâi de. T'è t'a medzi de la caïetta et mè dâo caïon. T'a pas pu acheintre la savâo de mè mooce.

— L'è acheintu. L'étaï de la caïetta !

— Quemet te voudri, Méry.

— Quemet ie voudri ! L'è po mè contrèyi. Ma mère mè lo desâi bin que sarî malhirâosa avoué t'è.

— Oh ! ta mère !

— Eh bin ! que ! farâi bi vére que t'ausse à menâ la leinga su ma mère ! Vo l'oude ! Su ma mère ! Porquie mè sâ-io maryâie. Et lâi a pas pi houit dzo ! Quinta cordâ à teri ! Et porquie mè fa-te la vya ? Simplliement por cein que ne vu pas dere qu'onna caïetta l'è on caïon ! Eh bin, na ! L'étaï onna caïetta, où-to ? Onna caïetta ! Sarî âi rancot que deri que l'étaï onna caïetta !

— Que lo bon Dieu preservâi lè caïon d'avâi po fenne dâi caïette quemet t'è.

— L'è t'è que t'i on pouâi. Caïon que t'i !

Et po avâi la paix, Djedion laisse soletta sa fenna que fasâi état de fêre allâ sè brotse¹ et va âo pâilo d'amon sè reduire por cein que l'étaï mafi.

La Méry bataillive adî :

— Dévant lo boriâo lo deri. L'étaï onna caïetta ! Mimameint onna puchenta caïetta.

Et terive adî son coton po menâ sè brotse, tot pllian, po lo pas trossâ.

Mâ, tot d'on coup, lo coton s'è teindyâ. Le tire on bocon pllie fê. Teindyâi adî. Lo coton passâve d'eso la porta.

— Mon bedan l'arâi rebedoulâ lo ploton, que s'è dit dinse. L'è z'homme savant rein fêre que dâo mau ! L'è lo min que l'a de la tchance de m'avâi.

La Méry s'étaï levâie, l'avâi eimpougni la

¹ Tricoter. L'è brotse : aiguilles à tricoter.

clière. Lo coton montâve lè z'ègrâ, teindu quemet dâo fiertsau.

— Se bahia que cein vâo à dere, que desâi. Mon coton n'è pas montâ tot solet amon.

Ne peinsâve pe rein mè âi caïette ; l'étaï la tiuriosità que la fasâi suivre son coton que l'a menâ dein lo pâilo iô l'étaï Djedion. Lo coton montâve dessus lo lhi, pu d'eso lo lèvet, iô Djedion l'avâi betâ la bouêse eintremi de s'è dâi de pi et pu passâ à n'on chêtou d'è coute li.

— Méry, que lâi fâ dinse Djedion, t'averto que t'è faut pas recoumeinci à tsecagni po dâi rein, sein quie, gâ ! Su tant bon qu'on vâo, mâ faut pas mè fêre passâ po bedan. I'è vu que te sâ, tot parâi, teri lo fi, prâo pllian po que ne s'è trosse pas. Mâ, quand te m'a niézi su t'è caïette, dâo diablo se s'è porquie t'a teri tant fê lo fi que djeint l'homme et la fenna et que l'a à nom la *cordetta dâo maryâdzo*. Clia cordetta l'è oncora pllie finna que ton fi de coton, et on iâdzo trossâie va la rapistoquâ po que sâi quemet du dévant. Se te tire trâo fê, lo fi pète, et, se pète, ie t'è pllianto quie avoué ta caïetta. Ora, cutsete se te vâo et pu laisse mè droumi. Quand on hommo l'è maryâ avoué 'na contrèyâre, se pâo droumi sat âo houit hâore, l'è adî dâo bon teimps de gagni.

Et du cli dzo, la Méry l'a étai tant dâoce avoué son hommo et tant bouna que l'ant z'u einseimblia houit valet sein comptâ lè fêmalle.

Marc à Louis, du Conteur.

LE MOUTARDIER DU PAPE

« Il se croit moutardier du pape. » C'est une expression par laquelle on désigne quelqu'un dont la fierté est excessive. En voici l'origine :

Le pape Jean XXII était originaire de Cahors. Il vint, certain jour, de Dijon, un cousin qui insistait beaucoup pour obtenir un emploi à la cour pontificale.

— Que sais-tu faire ? demanda Sa Sainteté.

— Très Saint-Père, à Dijon, nous ne savons tous faire que de la moutarde.

— Parfait, je te nomme donc moutardier du pape. Quelques jours plus tard arriva à Rome un autre cousin de Jean XXII, de Dijon également, et qui avait fait le voyage dans le même dessein.

— Je ne puis, lui dit le pape, te nommer que mon second moutardier. Encore est-il nécessaire que le premier titulaire y consente.

Jean XXII comptait sur le refus du dit titulaire qu'il savait fort jaloux de ses prérogatives. Mais il advint précisément le contraire. Le cousin numéro un se déclara enchanté d'un événement qui le conférerait le titre de premier moutardier.

Et, fier, il se fit faire un costume vert comme, avec un moutardier en sautoir et cette devise :

« Je chatouille la bouche et je pique le nez. »

Quant à la question des appointements, le pape crut en être quitte en promettant à ses deux moutardiens de ne pas les oublier sur son testament.

— Saint-Père, autant vaudrait de la moutarde après dîner...

Et Jean XXII, bienveillant, octroya mille ducats à son premier moutardier et cinq cents au second.

Malheureuse coquille. — Une maison de commerce vient d'établir le règlement concernant l'engagement des employés.

On apporte la première épreuve où l'on peut lire, non sans stupeur :

« Les employés ne seront considérés comme définitivement enrégés qu'après trois mois... etc. »